

Londres

Gérard Beaudet

Volume 21, numéro 1, printemps 2002

Les villes capitales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071533ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071533ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudet, G. (2002). Londres. *Téoros*, 21(1), 12–16.

<https://doi.org/10.7202/1071533ar>



Londres

Gérard Beaudet

Ville-région de près de 7,5 millions d'habitants, Londres accueille plus de 28 millions de visiteurs annuellement, dont un peu plus de 13 millions provenant de l'étranger ; ces derniers comptent pour plus de la moitié des visiteurs étrangers en sol britannique. Une telle affluence s'explique pour l'essentiel par la richesse d'un patrimoine artistique, architectural, urbain et paysager légué par deux mille ans d'histoire, par le dynamisme de plusieurs grandes institutions qui ont su se renouveler tout en sauvegardant les traditions dont elles sont dépositaires, ainsi que par l'originalité de la société londonienne.

Capitale politique d'un pays épris de ses campagnes, première mégapole millionnaire d'Occident depuis la Rome impériale, métropole du plus grand Empire qu'ait connu le XIX^e siècle et centre financier de première importance depuis plus d'un siècle, Londres occupe aujourd'hui une position enviable sur l'échiquier des grandes destinations touristiques, malgré un climat capricieux, le coût parfois exorbitant de l'hébergement et des problèmes de transport en apparence insolubles. Comme dans le cas de Paris, de New York, de Tokyo, ainsi que d'autres grandes agglomérations urbaines, la vocation touristique de Londres est multiforme et se superpose à un dynamisme urbain avec lequel elle interfère et qui constitue en quelque sorte une de ses matières premières.

Définir, en de telles circonstances, le facteur premier de cette attractivité équivaudrait à solutionner le problème de la qua-

drature du cercle. Cela n'interdit cependant pas de s'interroger sur l'apport relatif d'une des dimensions de cette vitalité urbaine au regard du façonnement de l'offre touristique. Aussi nous proposons-nous, dans le cadre du présent article, d'examiner en quoi le statut de capitale contribue à l'attractivité touristique londonienne et dans quelle mesure¹.

Même si Big Ben est une des icônes du paysage urbain londonien et même si des foules nombreuses s'agglutinent aux grilles de Buckingham Palace ou, dans une moindre mesure, à celles qui interdisent l'accès aux pelouses de Westminster Hall ou au cul-de-sac que borde le 10 Downing Street, les institutions politiques britanniques ne mobilisent qu'accessoirement les touristes. Incidemment, Buckingham Palace et le Parlement ne s'ouvrent que parcimonieusement aux visiteurs et, encore, dans le cas de la résidence royale, ce n'est que depuis quelques années. Il en est de même pour les grandes institutions financières de la City² que sont la Bank of England, le Royal Exchange et le Stock Exchange, qui ont entretenu des liens étroits avec le pouvoir politique. Bien qu'ils comptent au nombre des destinations identifiées par les guides, aucun de ces lieux ne fait le poids face au British Museum (5,5 millions de visiteurs), au musée Madame Tussaud's (2,4 millions), à la National Gallery (4,5 millions), à la Westminster Abbey (1,2 million) ou à la St. Paul's Cathedral (940 000).

Si le statut de capitale politique joue un rôle au regard de la spécificité touristique de Londres, c'est donc moins par ses institutions politiques à proprement parler que

par la manière dont ce statut de capitale a infléchi l'évolution urbaine. Pour saisir toute la portée de cette influence, il faut remonter avant la Conquête normande.

La naissance d'une Capitale

Pendant la première moitié du XI^e siècle, Édouard le Confesseur a maille à partir avec quelques puissants barons qui s'allient aux marchands de la City. Le roi est forcé d'abandonner sa résidence londonienne. Mais, au lieu de se réfugier à Winchester, qui était alors le principal lieu d'ancrage d'une cour par ailleurs encore nomade, il construit un palais à Westminster et entreprend la reconstruction de l'abbaye du même nom. On assimile habituellement ce geste à une abdication. Tenu en respect par certains de ses sujets, le roi se serait alors réfugié dans la religion.

Cette interprétation n'est toutefois pas entièrement satisfaisante dans la mesure où capitales politiques et économiques n'étaient alors que très exceptionnellement conjointes et dans la mesure où Winchester était déjà une cité royale confirmée. Pourquoi avoir choisi de s'installer légèrement en amont de la City ? Se pourrait-il, en la circonstance, qu'Édouard ait compris qu'il ne devait pas abandonner Londres à ses adversaires ? L'hypothèse est vraisemblable. En se retirant à Westminster, il s'éloignait suffisamment pour assurer sa sécurité, tout en demeurant assez près pour espérer être en mesure d'infléchir l'évolution de la City à son profit. La « retraite » aurait été stratégique. Il fallait qu'il se donne les moyens de reprendre en main les destinées de la ville qui n'avait alors rien d'une véritable capitale.

La prise de position aurait des conséquences durables. Peu après la Conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant en 1066, des ouvrages fortifiés sont érigés au périmètre de la ville - dont le réduit qui a préfiguré la Tour de Londres à l'est - et une ceinture de domaines ecclésiastiques est progressivement déployée. Les souverains se donnent ainsi les moyens de faire un contrôle politique relativement à la mobilité des marchands de la *City*. Les valorisations foncières à l'extérieur de l'enceinte de la ville sont ainsi bloquées ; ce verrouillage de la ville perdure jusqu'au XVI^e siècle. La royauté consolide donc son pouvoir en infléchissant la morphogenèse de Londres. Ce faisant, elle investit la position d'une valeur qui mobilisera pour les siècles à venir l'ensemble des acteurs politiques et économiques. La construction du Westminster Hall par William Rufus, fils de Guillaume, consacre en quelque sorte le statut de Londres en tant que capitale.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, Henri VIII continue sur la même lancée avec panache. Si le souverain est surtout connu pour le triste sort qu'il a réservé à certaines de ses nombreuses épouses, pour la rupture avec Rome qu'il a imposée à l'Église d'Angleterre et pour la dissolution des monastères, son action sur le terrain laisse un héritage remarquable (Adamson, 1999 : 95-117 ; Howarth, 1997 : 11-49). En effet, il construit ou reconstruit plusieurs palais à Londres (Whitehall) et dans ses environs (Eltham Palace, Greenwich Palace, Hampton Court Palace, Nonsuch Palace, Windsor Palace). Il prend possession de domaines ecclésiastiques et préside à leur redistribution, s'assurant ainsi la loyauté de ceux qui bénéficient de son patronage. Il réserve également de vastes superficies à l'ouest de la *City* pour en faire des parcs royaux de chasse. Les palais et leurs imposants domaines, de même que les réserves du *West End*, marquent de manière durable l'évolution de l'espace londonien. Ces réserves, ultérieurement ouvertes à la population, structurent plusieurs des secteurs résidentiels parmi les plus prestigieux de la Capitale. Certaines, à l'instar de Hyde Park, de Green Park et de St. James Park,



Terrasse riveraine à Richmond, au cœur de la Tamise arcadienne.
Photo : Gérard Beaudet.

ou encore de Richmond Park, de Hampton Court Park et de Windsor Great Park, constituent aujourd'hui des hauts lieux du loisir urbain de plein air et du tourisme.

Malgré l'affirmation non équivoque du pouvoir royal, les marchands de la *City* parviennent régulièrement, à compter de la fin du Moyen Âge, à obtenir des concessions qui garantissent leur liberté de commerce et assurent leur prospérité. La Magna Carta, consentie de mauvaise grâce par le roi Jean sans Terre en 1215, reste le symbole de cette résistance acharnée. Sur le terrain, les édifices que les guildes ont érigés et dont quelques-uns sont encore là aujourd'hui, témoignent de la richesse des grandes associations de marchands et d'artisans.

Cette interface du pouvoir du souverain et du dynamisme de la *City* constitue le terreau de la Renaissance élisabéthaine (Hall, 1999 : 114-158). Même si les diverses formes de spectacles et de loisirs plus ou moins licites font alors régulièrement l'objet de mesures restrictives, voire d'interdits, Londres mérite rapidement une réputation de ville de plaisirs. Repoussés hors des limites et des contrôles fiscal et policier de la *City*, les théâtres et les autres établissements se multiplient sur la rive sud et dans le secteur nord, là où se tenaient

depuis longtemps des foires très animées et où prostituées et criminels avaient trouvé refuge depuis le haut Moyen Âge, parfois sous la bonne garde des autorités ecclésiastiques. Délaissés par leurs citoyens les mieux nantis qui s'y étaient établis en première moitié du XVII^e siècle, Soho et Covent Garden joindront ultérieurement les rangs des enclaves euphoriques, lieux d'un véritable érotisme urbain. De nos jours, les équipements culturels de la rive sud³, du Barbican Center et du *West End* (Theaterland) perpétuent cette tradition, désormais empreinte d'une certaine rectitude.

L'époque géorgienne

Comme la *City* a conservé l'essentiel de ses caractéristiques morphologiques et que les activités portuaires s'y sont intensifiées, le cadre bâti du site de fondation de Londres atteint des densités extrêmement élevées. Hantés par des problèmes d'hygiène urbaine qui tiennent en échec la médecine de l'époque, les riches marchands commencent à migrer vers l'ouest au cours du XVII^e siècle et élisent domicile dans les quartiers qui préfiguraient le Londres de l'époque géorgienne. Cette prise de position est contemporaine de l'installation dans ces mêmes quartiers des membres de la gentry qui souhaitent être

vus à la cour ou encore qui désirent participer à la vie parlementaire ou simplement vaquer à leurs affaires. Covent Garden et Soho sont les lieux d'expérimentation d'une nouvelle forme d'habitat urbain prestigieux et témoignent avec éloquence de la prospérité économique des représentants des classes supérieures.

En dépit d'une insalubrité persistante, que l'amélioration de l'approvisionnement en eau potable atténue difficilement, Londres continue au XVII^e siècle à mobiliser l'ensemble des acteurs politiques et économiques. La ville pompe littéralement la richesse créée par le commerce au loin ou dans les campagnes anglaises. Désormais dépendant des prêts que lui consent le Parlement, le souverain voit sa suprématie s'éroder. La cour ne monopolise plus la vie publique londonienne. La transcendance n'opère plus.

La morphogénèse, que la monarchie avait autrefois infléchi et sur laquelle elle avait misé pour s'affirmer face à la City et à ses commerçants, acquiert néanmoins une certaine autonomie. La forme urbaine, articulée pour ses portions les plus cossues à un gradient orienté est-ouest et prenant naissance à l'emplacement du massif de Saint-Paul, devient un puissant moteur de l'économie anglaise. Londres s'impose

même à ceux qui auraient souhaité ne pas avoir à quitter une campagne idyllique. Les paysages urbains du *West End* mobilisent les classes supérieures et deviennent le cadre d'un genre de vie qui doit de moins en moins aux dictats de la Cour. La sociabilité urbaine d'une classe oisive qui inventerait le tourisme au gré de ses pérégrinations est orchestrée par les rites de la « saison ».

Le paysage urbain révèle avec éclat les valorisations dont sont l'objet les sites s'échelonnant le long de la Tamise en direction ouest. Passées les banlieues cossues du *West End*, les domaines champêtres s'égrènent de part et d'autres du fleuve. Fulham Palace, Ham House, Kew (Royal Botanic Gardens), Syon House, Marble Hill Park sont quelques-uns des toponymes évocateurs d'un mimétisme en vertu duquel des membres de la haute société reproduisent des mise en valeur extensives jusqu'alors réservées au souverain et à quelques rares proches. Un paysage arcadien d'emblée célébré par les artistes est créé. Dès la fin du XVIII^e siècle, il fera les délices des touristes qui remonteront la Tamise.

Si le grand Incendie de 1666 détruit massivement, dans le périmètre de la City, un cadre urbain médiéval qui aurait certes été

célébré ultérieurement par John Ruskin et William Morris, la catastrophe ne permet pas de marquer la paysage londonien du sceau de l'urbanisme baroque. Le souverain anglais n'a vraisemblablement pas assez de pouvoir pour imposer une telle reconstruction. Seule la cathédrale Saint-Paul, dessinée par Christopher Wren, impose majestueusement un renouveau architectural. Pour le reste, on se contente généralement de reconstruire au goût du jour en composant avec les contraintes d'un réseau viaire et d'un parcellaire hérités, pour l'essentiel, de l'époque médiévale. Si l'Angleterre devait imposer sa marque, ce serait davantage par l'urbanisme géorgien.

Le *square* est sans conteste un des legs majeurs de cet urbanisme géorgien. Trouvant ses origines dans la *piazza* italienne dont Inigo Jones s'était inspiré pour créer Covent Garden dans les années 1630, le *square* s'avère l'élément distinctif des beaux quartiers construits au pourtour des grandes réserves royales du *West End* durant les XVIII^e et XIX^e siècles, tout autant que dans des secteurs moins valorisés. Espaces libres plantés, fermés par une grille et encadrés par des alignements résidentiels homogènes et passablement sobres, les *squares* étaient à Londres ce que les grands boulevards seront au Paris de Haussmann. Ils ont défini le cadre de vie d'une élite tout entière mobilisée par la Capitale. Préservés en partie par une maîtrise foncière originale⁴, ces beaux quartiers font toujours les délices des promeneurs.

L'ère victorienne

Lorsqu'elle accède au trône en 1837, la reine Victoria aurait difficilement pu soupçonner l'envergure des bouleversements qui affecteraient Londres durant son règne de 64 ans. L'explosion urbaine, favorisée par le transport ferroviaire, poussera les terrasses dans toutes les directions. La population passera, en un peu plus d'un siècle (1801-1911), de 1,1 million d'habitants à plus de 7,2 millions. Le développement du commerce au loin nécessitera la construction de vastes docks destinés à décongestionner la Tamise et à faciliter



L'héritage du commerce au long cours au service de la régénération urbaine.
Photo : Gérard Beaudet.

la manutention de produits en provenance de tous les continents. Les institutions financières de la *City* présideront aux destinées économiques du plus grand Empire jamais constitué. Londres deviendra au gré de ces transformations la plus grande et la plus riche ville du monde.

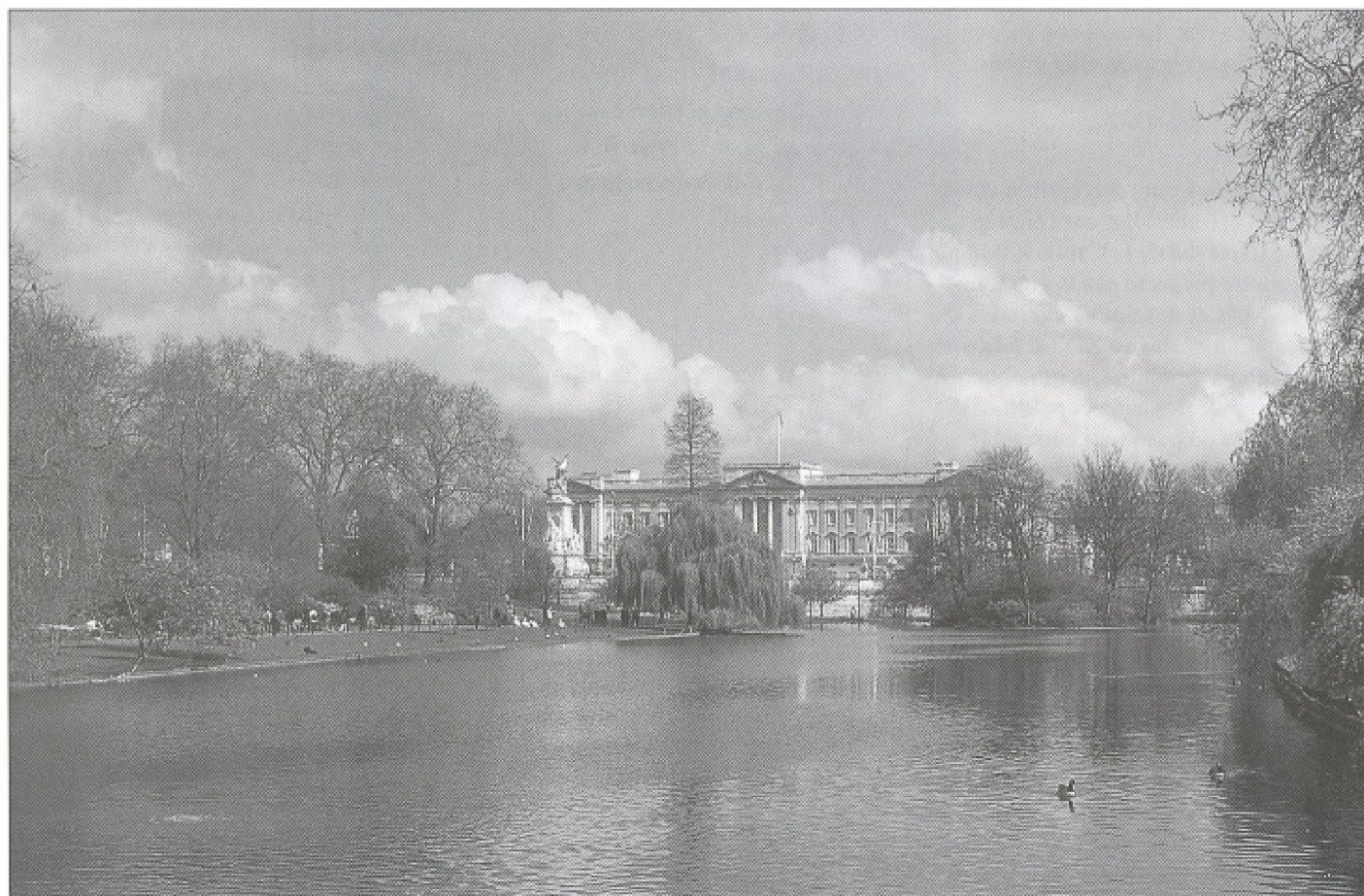
Le prix à payer sera considérable. La misère des ouvriers et des chômeurs des quartiers industriels deviendra intolérable. Elle engendrera la multiplication d'initiatives visant à assurer le sauvetage des âmes aussi bien que le soin des corps. La destruction massive de taudis (*slum clearance*) et la construction de logements destinés aux plus démunis changeront de manière irréversible la physionomie de plusieurs quartiers, sans toujours parvenir à améliorer notablement les conditions de l'habitat des groupes les plus démunis. Les niveaux de pollution environnementale atteints sur l'ensemble du territoire, y compris dans

certains des beaux quartiers, seront responsables de graves problèmes de santé publique. Ils nécessiteront la création, dès le milieu du siècle, d'un organisme métropolitain responsable de la coordination des interventions et obligeront les ingénieurs à multiplier les prouesses technologiques (Hall, 1999 : 657-705).

Malgré tous les avatars d'un développement urbain effréné que plusieurs assimilaient à un véritable cancer, Londres mobilise les détenteurs de richesses comme jamais auparavant. Une vague d'investissements somptuaires déferle sur la capitale au cours de la seconde moitié du siècle. Un patrimoine artistique, architectural et paysager exceptionnel est alors constitué; il soutient, depuis, l'industrie touristique locale.

Si la fondation du British Museum et de la National Gallery avaient anticipé cette

constitution d'un imposant patrimoine culturel, son véritable coup d'envoi est la tenue de la première Exposition universelle en 1851. L'immense palais de fonte et de verre de Joseph Paxton dressé dans Hyde Park abrite les productions industrielles et artisanales présentées par plus de 13 000 exposants provenant de toutes les parties de l'Empire et du reste du monde. Même si Londres accueille seulement quelque 58 500 visiteurs étrangers - la capitale était déjà perçue comme une destination dispendieuse -, les revenus tirés de la vente de 4,5 millions de billets d'entrée engendrent un profit que le prince Albert, époux de la reine, réinvestit dans un complexe de musées (Natural History Museum, Science Museum, Victoria & Albert Museum), d'institutions d'enseignement (Royal College of Music, Imperial College) et d'une salle de spectacles (Royal Albert Hall) érigés dans South Kensington. De nos jours, cet ensemble unique est fré-



Buckingham Palace vu depuis St. James Park, le premier parc royal londonien ouvert à la population.
Photo : Gérard Beaudet.

quenté annuellement par plus de 5 millions de visiteurs.

Les investissements somptuaires ne sont toutefois pas consentis aux seules fins de la construction d'équipements culturels et de leur dotation en collections de tout genre, y compris celles qui étaient le résultat du pillage des colonies. Le percement de Regent Street et l'aménagement de Regent's Park donnent toute sa mesure au Londres de la période Régence. Les résidences de prestige se multiplient au gré de l'aménagement des squares et des avenues plantées de South Kensington, de Pimlico, de Belgravia et de Chelsea. Les galeries marchandes de St. James et de Mayfair et les grands magasins d'Oxford Street (Selfridge) et de Knightsbridge (Harrods) offrent de quoi satisfaire la clientèle la plus capricieuse. Whitehall et la City ne sont pas en reste. Gouvernement et institutions financières reconstruisent en effet, dans un style monumental, plusieurs des immeubles qui les logent. Londres est incontestablement la plus grande ville du monde.

Conclusion

Le déclin de la Cour, perceptible dès le début du XVII^e siècle, n'aura en rien affaibli l'attractivité de la Capitale. Même si Londres ne présente pas la monumentalité de Paris et des autres capitales du continent remodelées au XIX^e siècle, son paysage urbain a mobilisé, comme aucune autre métropole, les acteurs politiques et économiques du pays tout entier. L'érosion de l'Empire a certes entraîné une certaine éclipse de cette attractivité. Les ravages causés au cours de la Seconde Guerre mondiale, les conséquences d'une planification métropolitaine visant à freiner la croissance de la ville et à en décongestionner le centre, de même que les initiatives du gouvernement conservateur de Margaret Thatcher, n'ont pas été étrangers à cette éclipse non plus. Le regain d'intérêt actuel pour les valeurs incarnées dans un héritage urbain exceptionnel montre toutefois à quel point Londres reste une valeur sûre.

Malgré la multiplication des problèmes de toutes sortes et en dépit de la cherté du

logement, du transport et de l'hébergement, Londres continue d'exercer une fascination certaine. La pérennité des beaux quartiers du *West End*, la mise en œuvre d'une stratégie de sauvegarde et de valorisation des paysages de la Tamise en amont de Chelsea, la reconstruction des creux qui jalonnaient les bords de la Tamise dans la partie centrale de la ville, la modernisation de la plupart des grands équipements culturels, de même que le réaménagement des Docklands, illustrent à quel point la Capitale conserve un potentiel élevé de drainage de la richesse. L'explication ne saurait être de nature strictement économique. Londres est, depuis sa fondation, un véritable « concentré » de valeurs. La richesse n'a pas créé ces valeurs ; elle a été mobilisée par ces dernières et les a révélées en s'investissant diversement. Cela reste toujours vrai. Les quelque 28 millions de visiteurs qui se rendent annuellement dans la Capitale ne s'y trompent pas.

Gérard Beaudet est directeur de l'Institut d'urbanisme et chercheur associé à la Chaire en paysage et environnement de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal.

Notes

- 1 Ce bref essai s'inspire des recherches menées en vue de la rédaction d'un ouvrage sur la morphogenèse de Londres.
- 2 Le territoire de la City correspond *grosso modo* au périmètre de la ville romaine. Malgré les nombreuses réorganisations administratives imposées à la ville, cette enclave jouit d'une autonomie politique depuis le Moyen Âge.
- 3 Le Royal Festival Hall est un des principaux équipements culturels de la rive sud. Il a été construit en 1951 à l'occasion du Festival of Britain. L'initiative menée sur le site d'une exposition destinée à promouvoir le retour d'un certain optimisme au lendemain de la Seconde Guerre a été l'une des premières opérations de régénération urbaine mises en œuvre à Londres. La reconstitution du Globe en 1993, à proximité du site où avaient originellement été

jouées certaines pièces de Shakespeare, poursuit cette reconquête d'un des plus anciens lieux de plaisirs de la ville.

- 4 Plusieurs grandes propriétés foncières ont été constituées à la suite de la dissolution des monastères. Quand on a entrepris de développer ces secteurs, les propriétaires ont conservé la maîtrise du foncier, des baux de quelque 30 ans, puis de 99 ans étant consentis aux occupants. Plusieurs des beaux quartiers de Londres restent de nos jours assujettis à une telle maîtrise foncière.

Bibliographie

- Adamson, J. (1999), *The Princely Courts of Europe 1500-1750*, Weindenfeld & Nicolson.
- Charlot, M., et R. Marx (dir.) (1990), *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*, Autrement, Série Mémoires.
- Clout, H. (1999), *Histoire de Londres*, Presses universitaires de France.
- Hall, P. (1999), *Cities in Civilization*, Phoenix Giant.
- Howarth, D. (1997), *Images of Rule. Arts and Politics in the English Renaissance, 1485-1649*, University of California Press.
- Inwood, S. (2000), *A History of London*, Papermac.
- Porter, R. (2000), *London. A Social History*, Penguin Books.
- Porter, R. (1994), « Enlightenment London and Urbanity », dans T.D. Hemming, E. Freeman, et D. Meakin, (dir.) *The secular City. Studies in the Enlightenment*, p. 27-41.
- Rosenheim, J.M. (1998), *The Emergence of a Ruling Order. English Landed Society 1650-1750*, Longman.
- Sheppard, F. (1998), *London. A History*, Oxford University Press.
- Thorold, P. (2001), *The London Rich. The Creation of a Great City, from 1666 to the Present*, Penguin Books.
- Weinreb, B., et C. Hibbert (1995), *The London Encyclopaedia*, Macmillan.